

LA TRIBUNE

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

L. O. DAVID : REDACTEUR-PROPRIETAIRE.

BUREAUX : 25 RUE STE-THERESE.

W. F. DANIEL : ADMINISTRATEUR

ADMINISTRATION.

LA TRIBUNE

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Parait tous les samedis. Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

ABONNEMENT.

Un an \$1.00
Six mois \$0.50

Le numéro 2 Cents.

PAYABLE D'AVANCE.

W. F. DANIEL,
ADMINISTRATEUR

FEUILLETON DE " LA TRIBUNE "

No. 45

UN DRAME JUDICIAIRE

PAR
RAOUL DE NAVERY.

XIX
MARAUDE.

Suite.

—Heureusement, dit Benoit, que je vais former autour de Xit une police et une contre police, pour avoir le dernier mot de sa vie passée et même de son existence présente. Puis-je vous demander, monsieur, si vous avez vu M. de Kérouet ?

—Il ne sait rien non plus ! Le mieux informé de tous, c'est vous, Benoit.

—Attendez un peu. La Maraude est affamée, je lui ai laissé une adresse ; on ne lâche pas dix mille francs sans regret ; elle nous reviendra, et une fois ce témoin capturé... Adieu, monsieur Anglès, les clients attendent.

—Ah ! dit Anglès, des murs mitoyens, des délits de presse, des séparations de corps ! 'qu'est-ce que cela quand il s'agit de la vie, de la liberté, de l'honneur de mon meilleur ami !

—Ah ! monsieur, nous triompherons ! répondit le zélé serviteur en saluant l'avocat.

—Où demeurez-vous donc maintenant, Benoit ?

—Moi... répondit-il en hésitant un peu, je sors beaucoup, je cherche, je voyage, je travaille pour lui !

Il quitta Anglès, et le lendemain il n'était plus à Rennes.

XX

CONFIDENCES.

Jules de Bauval à Xavier Anglès

Je t'écris cette lettre dans la plus pittoresque des ruines. Une tour féodale plus vieille que le Rochers, où semble errer encore Sévigné, de spirituelle mémoire, me sert momentanément de chambre, de salon, de boudoir et de toutes les

superfluités que je trouve au château de ma mère.

« L'ameublement est simple comme celui d'un paysan. A l'extérieur, ma tour est presque cachée sous un lierre vigoureux, au milieu des racines duquel j'ai eu mille peines à ménager l'éclaircie qui envoi par la meurtrière un jour clair, tombant comme un rayon dans lequel se jouent des milliers d'atomes irisés. La porte, absente au moment où j'ai pris possession de cette demeure, est maintenant en chaîne,

Un loquet rattaché d'une simple ficelle. Offre un accès facile aux besoins des passants.

comme dit la ballade anglaise par Berquin.

« A l'intérieur, trois matelas couverts en reps posés comme un divan, des coussins éparpillés sur une natte, deux chaises et l'ombre d'un miroir sur lequel se devinent des traces de dorure. Eh bien, Anglès, cette tour, cette mesure, cette niche abrite l'homme le plus occupé, le plus malheureux de la terre.

« Pour avoir choisi cette diogénique retraite, il faut être amoureux ou fou ; je suis amoureux, voilà la vérité : qui oserait dire : "j'aime !" en ce siècle !—Mon ami, les vrais amants sont plus rares que les grands hommes : les circonstances créent, improvisent les derniers quelquefois ; le cœur seul inspire les autres.

« Je suis amoureux ! Tu comprends ce mot - l'adorable Gabrielle, plus belle que la maîtresse du Vert-Galant, te fait croire à toutes les explosions de la passion, à toutes les poétiques jouissances, à toutes les fidélités que l'on nomme impossibles dans ce siècle des athées de l'amour. Ce que tu comprendras moins, car tu n'as pas subi le charme de cette étrange créature. Tout se confond et s'unit pour me dire que l'avenir est moins qu'une folie, les folies sont souvent sublimes, mais une sottise, hélas !

« Tu vas me répéter cela comme ma mère et mon grand-oncle me le diraient si je les mettais dans ma confidence... Il faut l'avoir vue pour comprendre ce qu'elle inspire ; il faut avoir entendu sa voix de contralto si grave et si douce, avoir vu se lever devant soi ses grands yeux frangés de cils que n'avait certes pas la Fornarina, s'être senti l'âme attirée par ce mélange de douceur et de force, de grâce et de pudeur qui rayonne en elle. Je pourrais écrire un poème sur son sourire, composer des volumes sur les trontes perfections que les Arabes donnent à la femme et qu'elle possède toutes ; je pourrais, comme la sultane Schéhérazade, t'entretenir d'elle pendant mille nuits d'insomnie, et tu ne saurais ni combien elle est belle, ni combien je l'aime : tu ne l'as pas vue !

« Qui est-elle ? vas-tu me demander. Ici mon roman devient plus incompréhensible. Elle n'est ni bergère comme Jeanne d'Aro, ni même

comme l'autre Jeanne de G. Sand ; elle ne fait point de fleurs comme Geneviève ou ne passe pas laborieusement sa journée les doigts armés d'une fine aiguille ; je ne sais comment t'expliquer ce qu'est celle que j'aime ! Eh bien, elle est la reine et maîtresse du cabaret des *Quatre Chemins* ! voilà tout ! C'est la Nicette du *Pré aux Clercs* ! une Nicette brune, qui porte ses sabots mignons comme mon aïeul ses talons rouges et trouve, avec une coraëtte de linon, le moyen d'avoir aussi grand air qu'une marquise poudrée à la cour du grand roi ! Ses mains sont blanches, fines, nacrées à faire envie à Clesinger, qui fait les mains de femme si belles ; sa taille, souple comme celle de Diane, se dessine dans un ciset de drap fin ; c'est une artisanne, ou plutôt une villageoise d'opéra comique, qui sans doute se fait un jeu de prendre les cœurs à la pipée et qui a complètement détruit le repos du mien.

« Xavier, ne ris pas de cette lettre ; j'aurais été te voir et te confier ce roman si je n'avais craint d'essayer dans mes goûts, je n'aurais jamais cru pouvoir m'éprendre d'une paysanne !

« Que de fois tous deux n'avons-nous point partagé l'avis de Rousseau, qui aimait tant chiffonner les dentelles, la soie brillante et les rubans frais ! avons-nous les bergérades ? Je n'en voulais même pas pour mes trumeaux, et tu as donné je m'en souviens, un Boucher délicieux pour cette seule raison qu'il représentait l'éternelle bergère recevant les fleurs d'un éternel Corydon.

« Fidèle à cette profession de foi, tu t'es épris d'une grande dame qui traîne admirablement sur les tapis le velours de sa robe ; tu respirez les parfums de son mouchoir et ceux de sa cassette ; moi, je vois briller au corset de celle que j'aime des bouquets de muguet de bois, en échange desquels je donnerais le château de mes pères.

« Je ne suis pas seulement épris, occupé, amoureux, je suis passionnément saisi, dévoré par un inconcevable amour. Il m'a pris à l'improviste, et je n'ai pas crié : " Au voleur ! " comme Molière. Mal m'en a pris, Xavier : elle me l'eut peut-être rendu, et je serais guéri à cette heure par quelque sottise coquetterie de femme ennuyée.

« Mon amour d'idylle a la fraîcheur des premières violettes qu'on trouve dans l'herbe, l'harmonie des roulades que fait ruisser le rossignol quand le printemps lui rend son nid et sa chanson ! Mon amour est pur, suave, terrible, passionné, langoureux, fatal et charmant. Maimera-t-elle ?—Je n'ai jamais été fat, Anglès ; quelques femmes ont tenté de me donner ce défaut : elles m'ont dit que mes pères m'avaient fait noble, ma mère, beau, et Dieu, bon ! A tout cela que répondre ? Quand elles nous les font, les mensonges nous

charment ; elles les interrompent par d'irrésistibles sourires et des regards qui sourient mieux et plus intimement encore que les lèvres. Dame ! je puis conclure de tout cela que je suis assez joli garçon, riche de quarante mille livres de rente, héritier d'un grand nom, et je me sens doué d'un cœur assez tendre pour me rendre le plus heureux des hommes ! Eh bien, mon ami, elle ne m'aimera pas, j'en éprouve le sentiment.

« Me préférerait-elle quelque rustre avec qui elle aurait grandi ? J'ai pris des renseignements. Pierronne n'habite le village que depuis dix-huit mois ; elle demeure chez son oncle, un brave, un excellent homme, le père Dimanche, gai comme un jour de repos, pieux comme son livre de messe, charitable comme un chrétien des anciens jours. Tous deux s'entendent à merveille ; l'oncle est paternel, digne, presque respectueux ; la jeune fille, souriante, affable et bonne. D'où viennent-ils ? personne ne le sait.

« Dimanche a payé le cabaret à Gothe, l'ancienne propriétaire, trois mille francs ; Gothe est restée chez eux en qualité de servante ; des réparations ont fait de cette auberge quelque chose comme une *Closerie des Lilas* de province ; la jeunesse y danse, les garçons y jouent, les vieillards boivent. On m'y a servi un vin de Bourgogne mousseux. Les bals, les jeux se tiennent avec décence ; j'ai vu Pierronne exécuter la *Lalitra* de Ploermel avec une grâce qu'eût enviée un grand artiste.

« Dimanche cause avec les vieux, donne des prix aux jeunes gens, boit à l'occasion, ne néglige jamais de donner un conseil salutaire, et se partage la dictature du village avec le curé, autre homme tout indulgence et bonté qui vit pour le bien qu'il peut faire, et il en fait beaucoup.

« La première fois que je vis Pierronne, ce fut à l'église, le jour de Noël : elle priait ; ses yeux étaient levés vers le ciel, ses mains jointes ; elle me rappela, sous l'habit d'une villageoise, les types sublimes de la poésie chrétienne.

« Je la suivis, mû par une sorte d'instinct ; elle m'attirait, et j'allais on marchant où elle avait mis les pieds ; j'arrivai au cabaret rustique.

« Elle s'assit à un comptoir : je ne sais ce que je demandai ; la jeune fille sourit, fit signe à un garçon, et l'on me servit du vin, un miracle de finesse, de velouté ! Lorsqu'il ne me fut plus possible de rester d'avantage en contemplation devant Pierronne, je sortis.

« Le lendemain, j'avais questionné assez de gens pour savoir de son histoire ce que l'on en connaît dans le pays. On l'appelle mademoiselle Pierronne, les hommes lui tirent leur chapeau quand elle passe, au lieu de lui donner simplement le bonjour ; elle reçoit ces témoignages de respect et de déférence de l'air d'une souve-

raine qui consentirait à revêtir pour un temps la robe de bure.

« En te disant ces folies je fais tort à mon cœur, et tu vas le croire moins gagné qu'il ne l'est réellement par cet charmante fille. Après l'avoir vue une fois, je la cherchai ; le meilleur moyen était de me rendre au cabaret du père Dimanche ; la chasse était ouverte, et le prétexte plausible, quoique usé,

« Je revenais bredouille sans songer un moment que je perdais ma réputation de chasseur. Je posais mon fusil et ma carnaissière dans un coin ; quand par hasard quelque gibier l'avait enflée, je le faisais rôtir par la sorcière de la cuisine, que je soupçonne d'avoir été plus souvent au sabbat qu'à la messe. Je trouvais toujours le dîner trop tôt prêt ; je mangeais lentement pour voir Pierronne quelques minutes de plus, ou plutôt je ne dinais pas, trop préoccupé, trop heureux pour avoir faim.

« Pierronne écrivait la dépense d'une main élégante, avec une écriture fine, jolie anglaise à tournure de lady ; elle me la tendait avec un sourire ; Claudin, le domestique, mettait la monnaie dans le tiroir, et je sortais triste, me demandant où me conduirait cet amour. Quand on se fait cette question, il est bien tard, trop tard... Je découvris dans mes promenades le vestige de bâtiment que j'habite ; le reste du château, démoli en 93, a servi à édifier les maisons des villages voisins ; la tour, bâtie avec un ciment meilleur, épaisse d'un mètre au moins, ayant résisté à tous les efforts de la pioche, on l'a laissée debout. Quelques heures suffirent pour mon installation ; désormais, je n'étais plus qu'à quelques centaines de pas de Pierronne, et je comptais en profiter pour la mieux voir et l'étudier davantage.

« Le matin, je l'aperçois à sa fenêtre, qu'elle ouvre dès l'aube ; elle demeure accoudée paisiblement, posant pour moi sans le savoir, et plus gracieusement qu'aucune marquise ne s'accoude sur le velours de sa loge aux Italiens.

« Un soir, rendu plus hardi par le retard que mettait la lune à sortir de son lit de nuages, je me glissai près de la maison de Pierronne, et, masqué par des touffes de lilas, j'attendis l'heure où elle monte dans sa petite chambre, espérant qu'elle paraîtrait un moment. En effet, la fenêtre s'ouvrit, Pierronne poussa un long soupir, comme une personne fatiguée, regarda dans le vague, puis se mit à fredonner la *Chanson de Marie*, par Brizeux : ces paroles simples vont admirablement sur l'air populaire de l'Armorique, l'*Hon hini goz*, sorte de *rans des vaches* du paysan breton et que dans beaucoup de villes de garnison on fait jouer par les musique des régiments aux conscrits de Bretagne, pour qu'ils ne meurent pas du mal du pays.

(Suite à la quatrième page.)

LA TRIBUNE

MONTRÉAL, 28 AVRIL 1883.

Nous prions nos abonnés de la ville et de la campagne de nous payer leur abonnement qui est, comme on le sait, payable d'avance. Ne comptant que sur le public pour faire vivre notre journal nous avons besoin que le public ne nous oublie pas. Il en est beaucoup qui attendent pour payer qu'on leur envoie un collecteur. Croit-on qu'avec une piastre par année nous pouvons tenir constamment sur le chemin un collecteur ?

37-38.

Où demande des renseignements sur les familles des victimes de 37-38, qui pourraient se trouver dans la gêne. Les personnes qui auraient des renseignements sont priées de s'adresser au propriétaire de la Tribune. Bien entendu, la plus grande exactitude est requise et le secret sera gardé.

SOUSCRIPTION AU PROFIT DE LA VEUVE ET DES FILLES DU PATRIOTE CHEVALIER DE LORIMIER, L'UNE DES PLUS HÉROÏQUES VICTIMES DE 37-38.

Première Liste.

Joseph Barsalou	\$20.00
Hon. M. Mercier	20.00
Ed Pacaud Arthabaska	20.00
J. B. Resther Montréal	10.00
G. A. Drolet	5.00
S. Rivard	5.00
P P Lachapelle	20.00
M Prévost Terrebonne	5.00
C A Dugas Juge	5.00
G Boivin	5.00
I A Beauvais	5.00
	\$120.00

Deuxième Liste.

Liste précédente	\$120.00
Mdme Ve E R Fabre	5.00
Mdme Ve Ant Lévesque	5.00
J A Gravel	5.00
Lacoste & Globensky	10.00
A Desjardins	5.00
L W Marchand	5.00
Un ami (H)	1.00
Mr Shiller	1.00
Un ami (P)	1.00
L'abbé Chabert	5.00
Hon R Thibaudeau	20.00
L A Sénécal	20.00
A Labrecque	2.00
Cadieux & Derome	10.00
	\$215.00

Troisième Liste.

Victor Hudon	5.00
De Martigny	10.00
F. X. Perrault	2.00
M. le juge Mathieu	5.00
T. J. Aquin Ville St. Henri	.75

LISTES DE LA « PATRIE ».

Première Liste.

H Beauprand, La Patrie	\$25.00
J N Bienvenu,	5.00
Les Reporters et autres, La Patrie	5.00

Les employés typographes et pressiers, La Patrie	5.00
Hon J R Thibaudeau	20.00
Jacques Grenier	5.00
F X Prieur, St-Polycarpe	5.00
F G Boutillier	5.00
C A Geoffrion	5.00
F O Rinfret	5.00
F J Durand	4.00
Godefroy Papineau	5.00
O Marin	2.00
C Beausoleil	5.00
J Duhamel	5.00
Amédée Lamarche	5.00
L A Boyer	5.00
Ernest Laeroix	2.00
R B Champagne	1.00
	\$119.00

Deuxième Liste.

Liste précédente	119.00
F X Archambault	5.00
A Marion, Contrecoeur	1.00
J O Turgeon	1.00
Michel Laurent	1.00
E St-Louis	1.00
J B St-Louis	1.00
J R Poitras	1.00
O Bourgoin	1.00
L Lamontagne	1.00
M Denis	1.00
J B A Béique	1.00
A Charlebois	5.00
L Z Mallette	2.50
Léon Globensky	2.50
Arthur Gagnon	1.00
C Barsalou	1.00
Un ami	1.00
Alphonse Racine	5.00
Louis Tourville	10.00
R Préfontaine	5.00
Hon Juge Rainville	5.00
L J Lajoie	1.00
Geo W Parent	5.00
J B Sauvè	1.00
Geo Cushing	1.00
Un ami	50
J E Robidoux	2.00
L J Forget	5.00
Hon L O Taillon	5.00
N Bourgoin	2.00
Isidore Durocher	2.00
L U Patenaude	1.00
C A Lebel	1.50
	\$200.00

Troisième Liste.

Listes précédentes	\$200.00
M. E. Dansereau	5.00
A. A. Trottier	5.00
M. Roy	2.00
C. A. Vallée	5.00
J. O. Dupuis	2.00
P. G. Martineau	1.00
F. Archambault	1.00
Lavolette & Nelson	5.00
F. Vigeau Marieville	1.00
Romeo Stevens	5.00
Ed. Migué Joliette	2.00
F. Villeneuve N. P. Ste. Anne	1.00
J. N. Rattey Ottawa	1.00
M. Jolicœur	1.00
C. F. Beauchemin	1.00
Jérémie Perrault	5.00
Un ami	1.00
Dr. E. P. Lachayelle	5.00

Un journal français fait l'éloge de l'esprit ferme et conciliant de Léon XIII, de la sagesse et de l'habileté avec lesquelles il prépare la réaction en faveur de la papauté. Après avoir dit que Léon XIII a hérité d'une situation difficile, il ajoute :

On lui a laissé pour tout domaine le Vatican et son jardin. Cela ne parait pas lui suffire. Il s'efforce de regagner le terrain perdu. Le système adopté par l'habile politique, est aussi limpide que profond : Irréconciliable avec l'Italie, le Pape se montre conciliant à l'extrême, avec les autres puissances.

Comment les italiens pourraient-ils toucher jamais aux droits et aux intérêts d'un pontife, qui serait défendu par les sympathies de la diplomatie universelle ?

Il se trouve que le système, excellent pour sauvegarder les droits du souverain temporel, l'est également pour augmenter l'influence de l'autorité spirituelle. Pie IX a passé sa vie à organiser, à assouplir, à discipliner l'armée catholique. Il l'avait complètement en main, et n'a pas eu le temps de l'utiliser. Léon XIII en est devenu le Chef, à son tour. Il la dirige, la commande, et lui fait exécuter des marches et des contre-marches. Dans quel but ?

De maintenir cette alliance féconde nécessaire, de l'Eglise et de l'Etat qui, seule, peut arracher le monde aux stériles convulsions du Nihilisme.

Aujourd'hui, il n'est guère de gouvernement qui ne vive en bonne harmonie avec la Papauté.

Léon XIII est âgé de 74 ans. Ses cheveux blancs fort drus forment une sorte de couronne autour du plus beau front qui se puisse voir. La bouche est belle, saine et bien meublée ; le visage long respire une admirable sérénité, et l'œil bleu pétille. Quand au corps, il n'est ni voûté, ni cassé comme le corps de celui auquel on a voulu le comparer ; il marche très droit et ne perd aucun des avantages que lui donne sa taille élevée.

Sa voix est sonore et d'un beau timbre. Dire qu'il s'exprime en français comme le faisait Bossuet, ce serait exagérer, et Léon XIII est loin d'aimer les flatteurs, il connaît bien notre langue et on est heureux de l'entendre, prononcée par lui.

Levé aux premières heures du jour, le Saint-Pontife se livre à de longues et incessantes prières jusqu'à l'heure de la messe, célébrée à sept heures. A huit heures, déjeuner qui se compose d'une tasse de chocolat, mêlé de café. Lecture des dépêches de la nuit. A neuf heures, audience au secrétaire d'Etat, puis, à tour de rôle, aux préfets et aux secrétaires des Congrégations. Vers midi, réception des princes et des Ambassadeurs. A une heure, prière et lecture spirituelle, suivies du plus frugal dîner. On calcule que la dépense du Pape, pour sa nourriture, s'élève à 2 fr. 50 par jour. Et les aumônes des catholiques — le Denier de Saint-Pierre — lui donne un budget de neuf millions pour subvenir aux dépenses générales de l'Eglise. Après le dîner, visite à la Chapelle et, si le temps le permet, promenade rapide dans les jardins du Vatican. Le Pape s'intéresse aux travaux du jardinage et les dirige comme un véritable gentilhomme de campagne, amoureux de sa terre. Avant et après la promenade, Léon XIII s'entretient avec des voyageurs à qui l'on a permis de se placer sur son chemin. A quatre heures, recommencent les audiences aux Cardinaux et aux évêques étrangers. Vers sept heures seulement, le Pape trouve quelque repos. Il récite son office, et travaille seul, jusqu'à huit heures du soir. Jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, l'infatigable pontife trouve encore le moyen de se livrer à l'examen des œuvres de théologie les plus remarquables que les Nonces de tous les pays lui envoient avec exactitude.

Quelle dépense de forces ! Quelle activité, chez cet auguste vieillard ! Ce qu'on vient de lire, n'est que le résumé des journées ordinaires. Les jours de Consistoire et de réceptions publiques, le Pape est soumis à un cérémonial écorçant.

Il y a auprès du Saint-Siège, un certain nombre de ministères ecclésiastiques qui connaissent des affaires et dont la décision appartient au Souverain Pontife.

10. Le *Saint-Office* qui examine tout ce qui concerne la foi catholique la conservation du dogme et son unité. Cette Congrégation se compose de onze cardinaux, 26 consultants, 5 qualificateurs, 5 officiaux. Le *Saint-Office* tient ses séances dans le palais de l'Inquisition, près le Vatican.

20. La *Congrégation du Concile*, qui tient tout à la fois de la Cour de cassation et du Conseil d'Etat. C'est une des institutions les plus importantes du Saint-Siège. Les bureaux se trouvent dans le palais de la chancellerie : 36 cardinaux, 6 officiaux, 11 rapporteurs.

30. *Congrégation de l'Index*. Examen des livres : 33 cardinaux, 46 consultants, 5 rapporteurs.

40. *Evêques et réguliers*. Le vrai Comité du contentieux du Saint-Siège devant lequel se traitent les litiges de l'Eglise : 35 cardinaux, 27 consultants, 10 officiaux.

50. *Rites*. Elle est chargée de tout ce qui se rapporte à la canonisation des Saints et à l'observation des Rites sacrés : 26 cardinaux, 9 officiaux, 27 consultants.

60. *Consistoire*. — Congrégation chargée de tout ce qui tient à la tenue des consistoires, 6 cardinaux et 2 officiaux.

70. *Examen des Evêques*. — « Celui qui est promu à l'épiscopat doit être examiné, dit le quatrième concile de Carthage, tenu sous Saint-Augustin. » En conséquence, établissement d'une congrégation : 2 cardinaux, 5 officiaux.

Tels sont les grands comités — dires-nous dans la langue parlementaire — qui participent au gouvernement de l'Eglise catholique. Il en est d'autres, moins importants, qui accomplissent leur œuvre avec cette activité lente, mais constante, qui est le caractère de la politique romaine. Ce sont : les *congrégations des études, de l'immunité ecclésiastique, l'indulgence et des saintes reliques, de la discipline régulière, des cérémonies, de la fabrique de Saint-Pierre, des affaires ecclésiastiques extraordinaires, de la visite apostolique, etc.*

LA PROPAGANDE.

Il ne suffit pas à un pouvoir d'avoir la force, il faut qu'il s'en serve. La propagande est le bras droit de la Papauté. Tout ce qui concerne la conservation et la propagation de la foi dans les pays infidèles ou hérétiques est du ressort de cette congrégation. C'est elle qui envoie des missionnaires dans les différents parties du monde, qui assigne des missions aux diverses corporations religieuses, qui présente les sujets au Saint-Père pour les évêchés, les vicariats et préfectures apostoliques, etc. C'est elle, en un mot, qui est chargée du spirituel et du temporel des missions, et qui résout les litiges qui peuvent s'élever par rapport aux juridictions.

Nous avons assisté, il y a quelques jours à une expérience qui nous a fait grand plaisir, car c'était le triomphe du génie industriel d'un compatriote M. I. A. Craig. M. Craig est, comme on sait, fabricant de meubles, mais c'est en même temps un homme d'un talent universel, s'occupant de science et de mécanique et cherchant sans cesse la solution de quelque problème. La première fois qu'il vit la lumière élec-

trique à Paris, il fut émerveillé, prit des renseignements, étudia la question et vit que le grand point était de trouver le moyen de produire cette lumière à bon marché. Il se mit à l'œuvre, travailla nuit et jour pendant cinq ans et put s'écrier enfin après mille et mille expériences : « *Enreka* — Je l'ai trouvé. »

« Il l'a trouvé. » c'est ce que répétaient les personnes présentes à l'expérience faite, mercredi dernier, dans les ateliers du Grand Tronc.

M. Craig fait avec une courroie d'un pouce ce qui demandait jusqu'à présent une courroie de cinq pouces, il donne cinq lumières avec la force ou le pouvoir qui, suivant tous les autres systèmes, n'en produit qu'une. Enfin il a réduit le coût de la lumière électrique de 50 pour cent.

Il y avait là présents, mercredi dernier, des hommes pratiques et compétents de New-York et de Montréal et ils n'ont eu qu'une voix pour proclamer le triomphe de M. Craig et lui prédire le plus grand succès. Une compagnie a été formée avec un capital de \$350,000 pour exploiter en grand l'invention de M. Craig et il parait certain que la lumière qui éclairera bientôt le monde viendra du Canada et sera fournie par un de nos compatriotes. M. Craig mérite de réussir, car il y a longtemps qu'il travaille, il a eu ses épreuves et il les a bien supportées. C'est un bon citoyen un homme estimable, honorable que tout le monde aime et respecte.

Les journaux Anglais ont tous parlé du chagrin que la reine Victoria a eu de la mort de son fidèle serviteur John Brown.

On sait que la reine s'attache aux gens de sa maison, tous vieillissent à son service ; mais l'homme qui vient de mourir avait des titres particuliers à la considération. Sa Majesté a pris soin de les établir elle-même dans l'intéressant ouvrage sorti de sa plume royale et publié sous le titre de : *Journal de notre vie dans les montagnes d'Ecosse*.

John Brown, né sur les terres du colonel Farquharson, avait été remarqué par le prince Albert, qui le recommanda à la reine pour lui servir de gillie, — sortes de serviteur qui en Ecosse, est chargé de l'entretien des poneys et qui accompagne ses maîtres dans les chasses, à la pêche ou dans leurs excursions. John guida d'abord par la bride le poney de la reine, puis, grâce à son intelligence et à sa bonne conduite, il s'éleva, en passant par la filière, au poste le plus élevé de la domesticité, — celui de valet de chambre ou homme de confiance de Sa Majesté. C'est elle-même qui l'a constaté. Je me souviens de l'avoir vu maintes fois, lorsque la reine venait à Londres, assis à sa place ordinaire derrière la cathèdre royale. Revêtu du costume des montagnards écossais qu'il portait toujours par ordre, les bras croisés, il paraissait impassible à son poste et indifférent à tout. Le fait est que rien échappait à son regard perçant de ses yeux gris abrités sous d'épais sourcils. Quand comme il arriva un jour dans Piccadilly, un cheval du carrosse royal menaçait de s'emporter quand un assassin, comme Connor, se dressait tout à coup devant la reine, John Brown voyait le péril avant tout le monde ; en un clin d'œil il était à terre et mettait sa personne entre le danger et sa noble maîtresse. Celle-ci appréciait la fidélité et le dévouement infatigables de son serviteur : elle lui avait remis à plusieurs reprises des médailles d'or et autres récompenses ; elle lui avait

fait don d'une propriété et lui avait conféré le titre d'écuyer (esquire) qui faisait de lui un gentleman.

On a eu, à Montréal, dans la contestation de l'élection de Laval, une idée du danger qu'il y a de permettre une preuve illégale et inutile. Quelle raison pouvait-il y avoir de connaître les noms des personnes qui ont fait le dépôt dans cette cause ?

Pris à l'improviste, ne s'attendant pas à ce que cette preuve serait permise, M. Beausoleil, ne s'est pas rappelé exactement, dans le moment, ce qui s'était passé et a dit que la moitié du dépôt avait été faite par M. L. O. David et M. Chrs Langelier. Quoique la chose ne soit pas importante en elle-même, M. Langelier a publié dans la *Minerve* une lettre pour déclarer que M. David avait été simplement chargé d'avertir M. Beausoleil que \$500 seraient remises entre ses mains pour compléter le dépôt requis par la loi. Voilà la vérité.

Nous apprenons avec plaisir que la société St Jean-Baptiste, l'Union St Joseph et le Cercle Jacques Cartier se proposent d'organiser des soirées au profit des victimes de 37 et 38.

Nous disions, la semaine dernière : "Les Canadiens-français des Etats-Unis ne feront-ils rien pour une œuvre aussi patriotique ?" Nous savions qu'ils avaient trop de patriotisme pour rester indifférents au succès d'une œuvre si nationale. Ils sont à l'œuvre.

La *Concorde* annonce qu'on prépare une soirée aux Trois-Rivières.

A Québec St-Sauveur s'agit.

A Ste. Scholastique le Dr. Fortier ne reste pas inactif naturellement.

L'hon. M. Mercier a publié dans la *Minerve* une lettre énergique dans laquelle il défie ses ennemis de prouver les accusations portées contre lui. Il dit qu'on devrait en finir avec ces accusations, les abandonner ou les prouver. Il s'agit toujours des \$1500 du tunnel et du règlement de la contestation de l'élection de Terrebonne. C'est un peu vieux et usé. Un malentendu nous empêche de publier, cette semaine, une lettre qui mérite d'être lue, car le fond et la forme en sont excellents.

M. l'abbé Chabert se défend avec énergie et habileté des accusations portées contre lui. Nous avons toujours eu beaucoup de sympathie pour le talent et l'énergie surhumaine de M. Chabert et pour l'œuvre nationale qu'il cherche à établir parmi nous dans l'intérêt de la classe ouvrière. Mais nous croyons que le moment est venu où ceux qui s'intéressent à cette œuvre et portent la responsabilité de sa direction doivent agir avec énergie et discrétion.

P. S. Depuis que ce qui précède est écrit, le bureau de direction a fermé les portes de l'institut.

Un vieux garçon et une vieille fille qui avaient été camarades d'école dans leur jeunesse, se rencontrèrent après plusieurs années, et dans le courant de la conversation la fille fit observer que les hommes vivaient plus rapidement que les femmes. "Oui, Marie," répliqua le vieux garçon, la dernière fois que nous nous sommes vus, nous avions chacun vingt quatre ans; maintenant je dépasse la quarantaine et vous dites que vous n'avez pas encore trente ans." La fille est partie et il ne l'a plus jamais revue.

Le bill des Orangistes.

Nous lisons dans le *Canadien* : Le vote sur le bill des orangistes a réuni tout le Bas-Canada et le parti grit. Ces deux éléments réunis l'ont emporté.

Il est inutile de nier que ce fait patriotique a une importance que les événements peuvent rendre capitale.

Comme chef de parti, M. Blake a pris position à côté de Sir Hector Langevin.

Sir Hector a vu tous ses Amis se grouper autour de lui. Les conservateurs du Haut-Canada ont forcé Sir John A. McDonald à marcher avec eux.

Nous croyons que les conservateurs de notre province excuseront Sir John en raison des services qu'il a rendus et de la position difficile dans laquelle il s'est trouvé placé. Mais ceux qui lui ont mis le couteau sur la gorge et qui ont persisté à demander l'incorporation des orangistes, ne devraient pas être surpris si, au lendemain de la mort du vieux chef, ils trouvaient le Bas-Canada prêt à faire alliance avec M. Blake.

Surprise Agréable.

Lundi dernier, plusieurs amis de M. Onésiphore Corriveau, typographe, se sont rendus à sa résidence et lui ont présenté, à l'occasion du 22^e anniversaire de sa naissance, une magnifique adresse accompagnée de plusieurs jolis cadeaux entr'autres une magnifique bague en or. Voici l'adresse que M. Louis Corriveau lut au nom des amis :

MONSIEUR,

" Cette fête que nous désirions vivement voir arriver nous procure à nous vos amis, la douce joie de vous présenter ces petits cadeaux et nos souhaits les plus sincères. Nous ne connaissons point vos désirs : mais nous savons que le principal de ces désirs est de vivre toujours heureux. Car l'amour du bonheur est un sentiment naturel à tous les hommes. Eh bien, soyez heureux, et toujours ! que Dieu bénisse vos projets et vous donne prospérité ; enfin, qu'il entretienne entre vous et celle qui partage votre vie, cette union dont les fruits sont si doux.

" Tels sont les souhaits de vos amis ; s'ils en connaissaient de meilleurs, ils vous les feraient. Encore une fois, soyez heureux."

Après la lecture de cette adresse, M. Corriveau, aussi ému que surpris, a pu cependant trouver quelques paroles pour remercier ses amis de cette marque d'estime.

Quand M. Corriveau eut remercié ses amis, M. Téléphore Tremblay exécuta un magnifique solo de violon. Un superbe orchestre rehaussa l'éclat de la fête. La soirée fut des plus agréables et tous se retirèrent enchantés de cette soirée.

On sait qu'un comité vient de se fermer en vue de réunir des fonds pour élever une statue à Lamartine. L'auteur de *Jocelyn* a adressé à Prosper de Bienassis une fort belle pièce de vers que nous retrouvons dans les *Souvenirs et Portraits*. Nous en détachons le passage suivant, où l'on sent, comme le dit lui-même l'auteur, le regret tardif d'avoir cherché le bruit et la gloire, et surtout le mépris qu'il avait de la vaine popularité !

Non ! tu ris avec moi de l'erreur où [nous sommes :
Tu sais de quel liane! le temps cou- [vre les hommes
Tu sais que tôt ou tard, dans l'ombre [de l'oubli,
Siècles, peuples, héros, tout dort en- [veveli ;
Qu'à cette épaisse nuit qui descend [d'âge en âge
A peine un nom par siècle obscuré- [ment surnage
Que le reste, éclairé d'un moins haut [souvenir.
Disparaît par étage à l'œil de l'avenir.
Comme en quittant la rive, un navire [à la voile,
A l'heure où de la nuit sort la pre- [mière étoile,
Voit à ses yeux déçus disparaître [d'abord
L'écume du rivage et le sable du port
Puis les tours de la ville où l'airain [se balance,
Puis les phares éteints qu'abaisse la [distance,
Puis les premiers coteaux sur la plaine [ondoyants,
Puis les monts escarpés sous l'horizon [fuyants,
Bientôt il ne voit plus au loin qu'une [ou deux cimes
Dont l'éternel hiver blanchit les pics [sublimes,
Réfléter au-dessus de cette obscurité
Du jour qui va les fuir la dernière [clarté.
Jusqu'à ce qu'abaissés de leur niveau [côteste,
Ces sommets décroissants plongent [comme le reste,
Et qu'étendue enfin sur la terre et [les mers.
L'universelle nuit pèse sur l'univers.
De la gloire et du temps voilà l'image [sombre.
Éloigne toi d'un siècle et tout rentre [dans l'ombre.
Laisse pour fuir l'oubli tant d'insen- [sés courir :
Que sert un jour de plus à ce qui doit [mourir ?

LAMARTINE.

On lit dans le *Republicain de Boston*—Nous nous sommes empressés de reproduire un article publié dans la *Tribune* de Montréal, il y a trois semaines, (voir notre numéro du 29 avril) et le lendemain nous recevions d'un de nos lecteurs les lignes suivantes :

March 29th.

" Five dollars for te daughter of " Mme de Lorimier, refered to in " your journal of this date.

" D "

Nous fûmes d'autant plus touché de la réception de ce don généreux que nous n'avions pas pu devoir faire un appel dans les remarques qui accompagnaient notre article, et que, selon toute probabilité, le donateur est Américain ; mais avant d'en parler nous avons voulu attendre que M. David prit l'initiative de la souscription proposée en faveur d'une famille si digne de nos sympathies les plus vives. Malheureusement, par suite de quelque erreur les derniers numéros de la *Tribune* ne nous sont pas parvenus, et c'est par la *Patrie* qui nous arrive toujours régulièrement, que nous apprenons que la souscription projetée est maintenant ouverte. Nous joignons bien cordialement à ce mouvement, voulant contribuer notre modeste part à cette bonne œuvre.

Nous faisons donc appel à nos lecteurs en faveur de la famille de Lorimier, victime de la cruauté an-

glaise, et nous plaçons en tête de cette souscription le don de la personne inconnue dont nous parlons plus haut :

D. en réponse à l'article du **REPUBLICAIN**..... \$ 5 00
Narcisse Cyr, le patriote de 1837-38 5 00

Ceux de nos lecteurs qui sont disposés à contribuer à cette bonne œuvre, sont priés d'envoyer leurs souscriptions au rédacteur-proprétaire du **REPUBLICAIN**, qui les déposera dans une banque au profit de la famille de Lorimier en attendant qu'elles soient transmises à qui de droit.

Nous publions la liste des noms de ceux qui voudront bien s'unir à nous pour venir en aide à Mme. de Lorimier et à ses enfants.

CORRESPONDANCE.

M. le Rédacteur,

Nous sommes des plus heureux d'annoncer à nos nombreuses pratiques et au public en général que notre département de vêtements confectionnés pour hommes a subi cette année de nouvelles améliorations qui le rendent supérieur à tout ce qu'il y a dans la Puissance.

Il arrive souvent qu'une personne a besoin, sous quelques minutes d'avis, d'un vêtement complet pour un voyage ou une circonstance imprévue. Messieurs, dans ces occasions, vous ne pourriez faire mieux que de venir directement à nos magasins et nous vous certifions que vous y trouverez des vêtements confectionnés d'une manière irréprochable. Malgré la longue expérience que nous avons dans ce département, nous avons jugé à propos de faire un voyage dans les grands centres américains, pour nous mettre au courant de toutes les meilleures améliorations et nous pouvons dire sans crainte, que nos vêtements confectionnés sont d'une perfection et d'une coupe plus élégante que la plupart des vêtements qui sont faits sur mesure.

Notre assortiment se compose d'habits en drap noir, en sergo française et anglaise, en tweeds de couleurs les plus variées.

Nous avons en un mot l'assortiment le plus complet d'habits, pantalons, vestes et pardessus qu'il y a dans Montréal et même dans la Puissance.

Malgré les dépenses que nous avons été obligé de faire pour rendre ce département unique en son genre, nous sommes heureux de dire que notre nouveau système nous permet de vendre nos marchandises encore à meilleur marché que par le passé.

Nous espérons que le public vaudra bien, comme les années précédentes, tenir compte des sacrifices que nous n'avons cessé et que nous ne cesserons de faire.

Comme nous le disions dans une correspondance précédente nous tenons plus que jamais à donner pleine et entière satisfaction à nos pratiques. Nous voulons avant tout, faire en sorte que la maison I. A. BEAUVAIS soit reconnue comme la maison par excellence, non pas seulement des Canadiens-français, mais de toutes nationalités.

Notre assortiment d'habillements d'enfants est immense. Nous vous en dirons un mot sur la prochaine.

I. A. BEAUVAIS,
186 et 188, Rue St-Joseph,
Montréal.

L. PLAMONDON

AGENT

D'Immeubles et de Placements
No. 35, RUE SAINT-JACQUES
Montréal.

—000—

N. B.—Les personnes qui ont des propriétés à vendre, sont respectueusement priées de s'aboucher avec Mr L. Plamondon. On n'exige de frais de commission que dans le cas où la vente se fait.—16 déc.

AVIS.

Province de Québec, } Cour Supérieure
District de Montréal. }
No. 2540.

DAME AURÉLIE VERDON, du Village St Jean-Baptiste, District de Montréal, épouse de **AMABLE FRIGON**, commerçant, du même lieu, a institué contre son époux une action en séparation de biens.

T. & C. C. DE LORIMIER, Prs ad litem pour la Demanderesse
Montréal 28 avril 1883.—ei

F. L. Sarrasin

AVOCAT,
No. 44, Rue Saint-Vincent.
25 nov.—fm.

Pagnuelo & St-Jean,

AVOCATS,
No. 34, RUE ST-JACQUES
Montréal.
SIMEON PAGNUELO, C. B.
E. N. ST-JEAN, B. C. L.
2 dec.—fm

O. AUGE

AVOCAT,
No. 16, Rue Saint-Vincent.
25 nov.—fm.

PRÉFONTAINE & MAJOR,

AVOCATS,
14, Rue Saint-Jacques.
Raymond Préfontaine, C. C. L.
David Major, B. C. L.
25 nov.—fm

Greenshield, vtead & Guerin

AVOCATS
102, Saint-François-Xavier.
2 dec.—fm.

Mercier, Beausoleil & Martineau,

Avocats,
No. 55, RUE ST-JACQUES
MONTREAL.

CLEOPHAS BEAUSOLEIL, PAUL G. MARTINEAU,
Astres & Syndic Officiel. B. C. L.

N. B.—M. Mercier donnera une attention spéciale aux affaires criminelles.

HON. HONORÉ MERCIER,
Ex-Solliciteur Général, Député de St-Hyacinthe.

LONGPRE & DAVID

AVOCATS,
Coin des Rues Notre-Dame et Saint-Vincent, Montréal.

A. B. LONGPRE. L. O. DAVID

DR A. A. FOUCHER

Chirurgien oculiste et auriste de l'Hôpital Notre-Dame, Montréal

BUREAU et RÉSIDENCE :

82, RUE ST-DENIS.

Consultation : De midi à trois heures.

Tout saute sur les genoux d'un visiteur.

—Tu sais, monsieur, dit-il, faudra jamais donner ton portrait à papa.

—Tiens, tiens, et pourquoi ça ?

—Faudra venir toi-même.

—Charmant bébé, va !

—Oh non, je te dis ça parce que papa a dit ce matin qu'il pouvait pas te voir en peinture.

Le comble de l'habileté pour un agent de la sûreté :

Arrêter les perturbations atmosphériques.

des airs du pays ou des airs de la ville ?

— Elle chante presque toujours en musique, monsieur, et le soir je me cache pour l'entendre; ça me fait pleurer, et je me sens tout heureux pendant que les larmes coulent sur mes joues.

— Tu aimes beaucoup ta maîtresse, Claudin ?

— Oh ! fit-il avec un geste inimitable.

— Si elle quittait le pays ?

— Je la suivrais...

— Si elle se mariait ?

— Ah ! si elle... Non, je ne me tuerais point ; le bon Dieu le défend, je me ferais soldat, et quelque jour une balle m'arriverait.

— J'étais ému du chant de Pierronne, ému de l'affection de Claudin, bouleversé par mes impressions personnelles, et je quittai le jeune garçon en lui tendant la main. Un sentiment pareil avait rapproché les distances. Claudin hésita un moment à saisir ma main :

— Vous l'aimez aussi ? me demanda-t-il jalousement.

— Oui, Claudin.

donc souvent, votre maîtresse ?

— Non, monsieur, pas souvent, quand elle reçoit des lettres.

— Des lettres ? de quel endroit ?

— Je ne sais pas lire, monsieur et si je le savais...

— Le silence respectueux de Claudin sembla me faire un reproche d'oser me trouver inférieur à ce petit paysan, et je repris :

— Elle chante bien, n'est-ce pas ?

— Ah ! monsieur, c'est la vérité de la chose !

— Oui, murmurai-je, elle chante dans le sentiment et la vérité de la grande chose qui est l'amour !

— Une idée folle me traversa l'esprit :

— Peut-être, me dis-je, a-t-elle remarqué mes assiduités, mes visites, mes prétextes belliqueux ; peut-être a-t-elle pensé à moi tandis que je pensais à elle, et adressa-t-elle la plainte de son cœur à l'aimant jusqu'alors silencieux.

— En me souvenant de l'accueil de Pierronne, de la franchise de son regard, de l'assurance de sa voix, quand elle m'adressait la parole, je fus vite détrompé ; du reste Claudin chassa les derniers vestiges de mes suppositions orgueilleuses.

— Il y a longtemps que tu es au service du père Dimanche ?

— Dix-huit mois, monsieur.

— Pierronne chante-t-elle souvent

mis ma vie à ses pieds pour que cette prière, cet élan, cette passion fussent pour moi seul, et que ces mots me fussent dits par elle.

— Qu'est-ce que cette femme, Xav... ? Depuis la soirée où je l'ai entendue ainsi, je n'ai plus de repos, je marche sans pensée, je ne vis que par elle : la musique de Donizetti vibre dans mon cœur ; je ne l'avais jamais comprise avant que Pierronne me l'a traduit... Quand elle s'éteignit, je demeurai immobile, retenant mon souffle, et non loin de moi j'entendis pleurer... Ce n'étais pas elle... Un autre avait entendu cette voix admirable, un autre était ému !

— Je me sentis furieux, la jalousie s'empara de moi, je fis un mouvement ; la fenêtre de Pierronne se ferma, et, le bosquet de lilas s'entrouvrant, je reconnus aux premières lueurs du croissant pâle Claudin le valet de Dimanche. Il chancelait comme un hommeivre d'émotion ; en m'apercevant, il eut peur ; puis, avançant vers moi, il me dit avec une humilité touchante.

— Ne lui dites pas que je l'écoute le soir, monsieur, elle me chasserait peut-être.

— Non, Claudin, répondis-je touché par la passion naïve et profonde que trahissait sa voix ; non, je ne le dirai pas, et vous garderez à mon sujet le même silence. Elle chante

leur la plus violente : *Mais mon amour, plus pur que la prière, — au désespoir, hélas ! est condamné...* Sa voix se brisa dans sa gorge, elle poussa un sanglot, et toute l'anor-tume des espérances brisées, des illusions mises en fuite comme une troupe de colombes effrayées, des retours amers vers le passé, se traduisit dans ce cri déchirant, qui mourut au milieu de ses larmes. Elle demeura un moment anéantie, muette, absorbée. Tout à coup, son cœur sonna les fanfares du triomphe, sa voix éclata dans la nuit comme une voix magique et merveilleuse venue des sommités du ciel ; elle entonna l'hymne de la victoire sur le malheur, les souffrances, les soupçons, les entraves, et sembla envoyer vers Dieu ce *Te Deum* de l'amour :

Oh ! transport, c'est mon rêve perdu
Qui rayonne et m'enivre :
Ton amour, ton amour m'est rendu ;
Pour t'aimer je veux vivre !

— Elle eut des accents sublimes, des mouvements d'une irrésistible de passion, des retours pudiques pleins d'une crainte virginale. Tour à tour abandonnée à un sentiment tyrannique, elle y cédait, supportée par le vol de sa chimère, puis elle se repliait sur elle-même, rougissante, heureuse et confuse. Quand elle répéta : *Viens dans une autre patrie !* je sentis que j'aurais

(Suite de la première page.)

— Pierronne le chantait avec une voix pure, mais fort émue ; elle ne l'acheva pas, et paraissant suivre la marche d'une pensée intérieure qui la dominait, elle commença d'un accent humble, doux, soumis, plein d'adoration cette phrase de la *Favorite* : *« O mon Fernand... »* Je me levai, stupéfait d'entendre interpréter de la sorte cette grande lamentation d'un cœur de femme.

— Te dire ce qu'elle mit de choses dans ces trois premiers mots serait impossible : l'amour, avec ses trésors mystérieux, ses rêveries, ses douleurs, ses ivresses, était dans cet appel. — Puis, avec un mépris souverain pour les fausses grandeurs et les pauvres joies qu'ostiment les orgueilleux et les égoïstes, elle jeta ces mots : *Tous les biens de la terre, pour être à toi, mon cœur eût tout donné.* On sentait bien là le cri d'une âme généreuse. Tout, ce n'est rien pour ceux qui aiment, et les riens seuls forment des richesses pour leurs âmes. Ces richesses, elle les étala, les répandit en profusion sous les pas d'un être visible pour elle seule ; beauté, gloire, fortune, elle fit de tout un holocauste sublime et demeura palpitante, comme attendant une réponse. La voix intime de son âme lui murmura sans doute des avertissements ou des reproches, car elle continua, passant de la résignation à la dou-

A continuer.

Cotons détaillés au prix du gros

Pour l'ouverture du

COMMERCE de PRINTEMPS.

Nous détaillons les Cotons Jaunes d'Hochelaga et les Cotons Blancs de Valleyfield aux prix exacts de la Manufacture.

Nous ne faisons aucune restriction quant à la quantité car nous voulons satisfaire toutes nos pratiques.

C'est au moins le quart de votre argent que vous épargnez en venant acheter vos COTONS chez

DUPUI FRERES

Coin des Rues Ste-Catherine et St-Andre,
MONTREAL.